

Bruno Coppens, ce beau parleur

SCÈNES « Loverbooké » et ses contrepèteries au Public

- ▶ Un spectacle qui oblige à réfléchir dans une période de l'année où on est plutôt habitué à de l'humour grassouillet.
- ▶ Une performance gourmande mais inégale.

CRITIQUE

A ce stade, on peut affirmer que c'est incurable. Bruno Coppens le dit lui-même à la fin du spectacle : il ne sait pas s'en empêcher. Jouer avec les mots, chez lui, c'est vissé, c'est viral, c'est viscéral. Il nous avait fait le coup avec *Mes singeries vocales*, *Ma déclaration d'humour* ou *Ma terre happy* et voilà qu'en pleine rechute dyslexico-loghorrique, le beau parleur remet ça : il éternue sa verve comme un enrhumé du verbe dans *Loverbooké*, seul en scène speedé où notre homo sapiens - ô mot sapiens - lègue son corps à la séance pour scruter notre « planète en phase terre minable. »

Débarquant dans un fauteuil rouge de la taille d'une main géante, qui coulisse sur un rail pendant tout le spectacle, Bruno Coppens embraye sur les mains baladeuses, forcément. Premier exercice de style sur le



Débarquant dans un fauteuil rouge de la taille d'une main géante, qui coulisse sur un rail pendant tout le spectacle, Bruno Coppens embraye sur les mains baladeuses, forcément. © GRÉGORIE NAVARRA.

thème des mains donc qui le mènera à parler de ses déboires de gaucher contrarié, de dictées dictatoriales, de fautes d'orthogaffes et de procrastination : « Pourquoi remettre à deux mains ce qu'on peut faire d'une

seule ? » Les détours sont parfois alambiqués mais ses contrepèteries ont le mérite de nous faire tourner les méninges à cent à l'heure, ce qui n'est pas à négliger en cette saison - les fêtes de fin d'année - où la ten-

dance, dans les théâtres, est plutôt à enfourner des comédies faciles à digérer, histoire de ne pas encombrer un corps déjà fort sollicité par des agapes ultra-caloriques.

Avec un tel titre - *Lover-*

booké - on attendait une déclinaison amoureuse de ses calembours mais ce fil n'est pas toujours clair, à part peut-être lors d'une idylle avec son téléphone portable, d'un humour aussi subtil que le smartphone géant

en carton-pâte qui lui sert de partenaire. La pièce mélange des thématiques bigarrées : Christophe Colomb qui, après avoir découvert les Bermudes et les paradis fiscaux, promet d'être de retour d'Inde (dinde) à Noël ; une petite leçon sur l'évolution de l'homme depuis la vie des bactéries jusqu'à ce macaque de Trump. Coppens s'inspire aussi des bonobos, qui font l'amour jusqu'à 70 fois par jour,

Avec un tel titre, on attendait une déclinaison amoureuse de ses calembours mais ce fil n'est pas toujours clair

pour chauffer son public avec des exercices vocaux. Glyphosate, Samusocial, survol de Bruxelles : les maux déclenchent les mots dans un bavardage tantôt savant, tantôt tiré par les cheveux. Extrait : Dans « mondialisation », on entend « dialyse » ou comment « injecter de l'argent en cas d'insuffisance vénale ». Délire burné sur le burn-out, digression sur les religions (« Il y a tellement de choix que jésuite »), consultation surréaliste chez un logopède dyslexique : la performance est gourmande, généreuse mais inégale. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 31/12 au Théâtre le Public, Bruxelles.